

## 187, Bourazor, an 2 de la raie publique

Alexandre Amprimoz

Volume 19, Number 1 (109), January–February 1977

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30869ac>

[See table of contents](#)

### Publisher(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

### Cite this article

Amprimoz, A. (1977). 187, Bourazor, an 2 de la raie publique. *Liberté*, 19(1), 36–41.

## 187, *bourazor* an 2 de la raie publique

Habillé en romain je fais crucifier sur la Via Appia Antica tous les touristes américains qui me tombent sous la main. Quant aux vieux poltrons qui essayent de me graisser la patte pour sauver leur peau c'est vite réglé : on leur met le zizi dans la bouche de la Vérité. Ils sont tellement sincères qu'à tous les coups on gagne : une saucisse de plus pour l'empire. Avec les résidus on fait des chaussures italiennes pour l'exportation.

Ces produits se vendent assez bien dans les pays orientaux où il y a beaucoup d'insectes. Les chaussures en question ont en effet le bout tellement pointu que l'on peut castrer tous les marins importuns d'un seul coup de pied. Cela devient très pratique quand il faut se battre contre une flotte de maringouins ou de margouilins. Nom d'Ariane je perds le fil de mon rêve avec ces détails. Ne posez plus de questions ! C'est compris ? Bon... Ah, oui ! Ce qu'il y a de plus intéressant, de plus excitant c'est de mettre en croix les vieilles arrogantes qui se croient à l'abri grâce à leur cuirasse de dollars. Je ne suis pas cruel puisque cce n'est pas moi qui enfonce les clous. On m'a toujours dit que j'étais un empâté, que je ne savais rien faire avec mes mains, que les métiers manuels n'étaient pas faits pour moi. « Non Laurent, tu ne suivras pas des cours de piano. Un gaucher qui prétend jouer du piano. C'est ridicule ! » concluait ma mère. Pourtant j'écris maintenant de la main droite. « Tu dois remercier les bonnes sœurs communistes, Laurent. Si elles n'avaient pas tapé sur ta main gauche jusqu'à ce qu'elle tombe d'elle-même comme une vieille couille ou une vieille citrouille tu écrirais maintenant encore avec ! » disait mon père en se grattant les fesses avec ma brosse à dents. Mais je ne suis pas là pour vous ra-

conter ma vie ! Ne posez plus de questions espèce d'inquisiteur franquiste ! Revenons à nos crucifixions.

Je me contente donc de donner des ordres de loin. Quand ça pue trop et que ça devient trop dégoûtant je vais faire un tour à Caracalla. Les bains de vapeurs et les massages donnés par les petites esclaves topless, ça rajeunit son homme. Puis je reviens tout frais, tout propre, bien parfumé et bien huilé ; en un mot prêt à signer les listes des futures victimes que me tendent des secrétaires dodues et bilingues. C'est donc ça la politique des rêves !

Quand je me réveille je suis tout content d'être ici au lieu d'en France. Ne me demandez pas pourquoi. C'est une longue histoire pleine de trous et sans bosses que je vous raconterai peut-être une autre fois. Quand on demande à un immigrant s'il aime le Canada il faut qu'il réponde : « Oui ! » Autrement on lui dit : « Retournez chez vous ! » Moi j'aime le pays comme on aime une femme qui vous a adopté. Puisque les idées qui me viennent à l'esprit ce matin ne sont pas trop originales je décide de m'endormir de nouveau pendant qu'elle se prépare pour aller travailler. Je n'en finis pas de taper sur un esclave allemand parce qu'il a oublié de jeter deux ou trois petites Anglaises dans la fosse aux lions. Mes rêves sont affreux mais je ne suis pas raciste. Je laisse les Noirs tranquilles et les seuls Juifs qui sont persécutés dans mes songes sont deux ou trois éditeurs qui ont osé me traiter d'antisémite. Moi qui descends du grand cabaliste Vital, moi le traducteur des poètes hébreux ! La Pollakiurie n'est pas une manie polonaise.

Si je me prenais au sérieux je commencerais ce récit autrement. A vrai dire je suis comme le gars Werner Heisenberg : pas trop fixé. Nous avons tous nos incertitudes. Pas vous ? C'est Flaubert qui disait que l'on manque toujours un beau sujet. Mais allons-nous écouter un individu qui faisait pipi au lit à l'âge de quinze ans ? L'épilepsie n'est pas une excuse, c'est ce que j'ai toujours dit à ma soeur qui en a bavé. Enfin si j'étais sérieux je m'y prendrais autrement. Plus de lissage : comme le marchand de tissus (ti suces anglais ?) je vous donne un échantillon.

Et puis il comprit qu'il allait pourrir. Il avait donc

décidé d'écrire un roman pas comme les autres. Il trouva le titre au beau milieu du chemin : *Don qui Chiotte de la dé-mangeaison*. Assis sur une phrase les mots lui manquaient. Se souvenant alors du petit percnoptère que son oncle le cardinal lui avait donné il décida de jouer le Père Roquet et s'envola pour aller dévaliser Melville. Souvent on lui demandait de donner une conférence sur les vertus du dentifrice. Au dernier moment il refusait toujours par télégramme : « Décès dans la famille. Stop. » En réalité il voyait des papillons imaginaires tourner avec la photo de Washington sur leurs ailes. Les visions ont-elles un prix ? Les primipilaires furent toujours les premiers à se faire lapider. A Bouzonville on ne boit pas plus qu'ailleurs. Les échantillons sont gratuits je peux vous en donner d'autres.

Le texte de Pierre Elliot Georges Mangeur n'en est pas à sa dernière bouchée. Mais en recopiant son récit, et rendu à ce plat, il m'a semblé plus conforme à mon rôle de chef de me présenter au restaurateur. J'avais fini pas refuser d'aller au bout de mes impressions. Cela devait se voir surtout dans ma conversation car on pouvait maintenant vanter à ma face le génie de Fellini sans courir le risque de recevoir une tasse de café en pleine figure. Cela était un achèvement assez remarquable puisque ; il paraît que, la phrase favorite de mon arrière-grand-père, noble Sicilien et ami de Lampedusa, était : « Je ne suis pas méchant mais un coup de couteau je le donne facilement ». Petit à petit tout cela s'estompe laissant au fond de mon être un doute généralisé, doux comme la mousse qui recouvre les anciens puis qui sillonnent la route d'Amalfi à Sorrento, Je ne veux pas vous raser avec mes échantillons. Bien sûr il y en a d'autres mais ils sont plus chers. Je ne vous chasse pas mais si vous êtes le genre de client qui n'est pas disposé à acheter à quoi bon dépenser ma salive ? Regardez vous-même, vous trouverez peut-être quelque chose qui puisse convenir à votre goût *and pocket book*.

Trêve de plaisanteries, trêve d'idées confuses et matinales — Il va falloir bientôt se lever. On est plus heureux avec une tante québécoise qu'avec des parents français. Quand on se souvient des réveils en fanfare on ne regrette pas l'Eu-

rope même si elle a des anciens parapets et des vieux parapluies.

## 52 ERABLOR

C'est sans doute l'odeur de la peau de ma tante qui ramène certains souvenirs qui se perdent dans les années de mon enfance parisienne. Cette première phrase vous semble-t-elle aussi maladroite qu'une érection sous une soutane ? Je ne vous ai rien demandé. Saviez-vous que 27.3% des femmes qui pourraient gagner les concours de beauté ronflent en dormant ? L'odeur d'une femme qui ronfle : voilà le souvenir de la maison.

Des champignons en tout genre poussaient dans les armoires mais cela ne gênait guère les araignées qui habitaient les fissures du plancher. L'humidité soudait mes paupières et le matin je ne pouvais pas ouvrir les yeux. Nous habitons le rez-de-chaussée d'un immeuble de hauts fonctionnaires ce qui nous donnait droit au raz de marée constitué par le rythme des odeurs urbaines. « Tiens, la femme du colonel a encore choisi un nouveau parfum », disait ma mère en buvant son grand verre d'*espresso* bien froid. C'était le temps de mes débuts parisiens, il pleuvait toujours et tout le monde se moquait de mon accent. Je regrettais le soleil d'Italie, la compagnie des pères Dominicains et l'amour de ma grand-mère. J'ai toujours regretté le passé ; qu'il sera triste le corps chaleureux de ma tante ! A ma naissance je devais déjà regretter le néant d'où je venais.

— N'oublie pas que tu as un cours à dix heures.

Elle m'embrasse tandis que je passe ma main sous sa robe. Voilà, sa journée à elle est déjà commencée. On replonge dans le demi-monde des demi-rêves. Les champignons poussent plus que d'habitude et les placards commencent à craquer comme les professeurs de métaphysique qui approchent de l'âge de la retraite. Vite, partons d'ici, mais de la mousse s'élèvent des tentacules... mes paupières sont collées... Nouveau réveil.

La fille de la concierge sonnait. J'allais ouvrir la porte et comme si elle avait eu peur de se salir elle me tendait le courrier :

— Voici !

Rien en provenance d'Italie. Je retournais à mes livres, à mes cours par correspondance. Ma santé pourtant commençait à s'améliorer : «L'année prochaine tu iras à l'école comme tout le monde ! » C'était la voix de l'ennemi. Il rentrait le soir en uniforme. On pouvait prédire son arrivée dès qu'il tournait le coin de la rue car il puait le Pastis comme un vieux curé sent l'encens (allitération involontaire). Ma mère ne lui laissait même pas le temps de s'asseoir. Elle se plaignait, inventant, exagérant le plus souvent nos méfaits. C'est alors que mon père commençait ses exercices, sans doute pour permettre à l'alcool de s'évaporer. Il tassait les enfants entre la table de la cuisine et l'armoire et il nous tapait dessus avec le même amour que l'homme-orchestre a pour ses instruments.

— Pas celui-là Alfredo... Il a rien fait.

— Justement, ça lui apprendra à travailler.

— Mais non, il a rien fait... il est malade !

C'était déjà trop tard je commençais à saigner du nez et mon corps devenait un champ de bleuets géants. Ma mère pleurait :

— Mais qu'est-ce qu'il va dire le docteur demain, Alfredo...

C'était la dispute quotidienne. Mon père repartait boire. Il rentrerait très tard. Entre nous et ma mère s'établissait le mur du silence. Elle entraînait dans ma chambre où mon frère, les larmes aux yeux, tâchait de me soigner de son mieux. Je me sentais faible et dégoûté car ma mère était encore enceinte. Nous étions déjà douze. Et penser qu'en ce temps-là ils osaient nous dire : «Si vous n'êtes pas sages on vous enverra tous vivre avec votre tante québécoise...»

Un cours de sociologie. Le professeur est à gauche. Il n'y a que les enfants des pauvres qui sont malheureux. Si je lui racontais ma vie ? Si je lui disais qu'on avait une bonne à la maison ? Si le lui avouais que mon père était bien payé ? A quoi bon, il faut laisser les sociologues gagner leur vie !

Je traîne à la librairie Flammarion. Je feuillette les derniers livres d'Hubert Aquin, de Jacques Godbout, d'Anne Hébert ainsi que les plus récentes des élucubrations de Victor-

Lévy Beaulieu. Puis je vais déjeuner dans un petit restaurant qui s'appelle *Lutèce*. Qu'est-ce que ça peut vous faire ? Souvenez-vous de vos leçons d'histoire : « Nos ancêtres les Gaulois, cheveux blonds têtes de bois... » Et la sociologie. Ecouter les histoires d'un Gallo-Romain, un certain Pareto...

— Amenez-moi donc un microscope. Savez-vous que j'ai du mal à voir mon hors-d'oeuvre.

Bien manger. Je suis bien gras maintenant mais ce ne fut pas toujours le cas. Même au temps où je préparais mon bac je rentrais à la maison avec le ventre creux.

— Ne touche pas au pain.

— Mais j'ai faim.

— Si tu touches à quoi que ce soit avant le souper je le dirai à ton père.

Je montais vers ma chambre où je trompais ma faim en m'amusant avec quelques équations différentielles. C'était tous les jours la même chose. Mais pourquoi se souvenir de toutes ces misères ? On me refusait un morceau de pain alors que ma mère et la bonne se tapaient leur café-cognac tout en dégustant des petits fours.

— Voilà, Monsieur... Un double.

Le Ricard est si doux par un jour de pluie. Ça fait penser à Marseille. Un pastis après un autre c'est facile à avaler tout en mangeant. Je finirai alcoolique comme mes ancêtres. Pourquoi changer. Quand tu avais seize ans tout était facile, mon pauvre Laurent. Tu vivais dans des conditions impossibles au milieu des loups de la famille mais tu étais brillant. Les filles tombaient sur toi, heureuses comme un dentiste dans un camp de concentration, comme un vampire dans un petit cimetière Lombard. Avec ta tante c'est comme si t'étais marié. Si tu voulais, tu ne pourrais même pas dissiper une jeune fille de bonne famille dont le père serait mort en prison.

Je rentre, j'écris puis je m'endors un peu, tout en attendant son retour.

Néron me félicite. Ensemble nous écrivons un beau poème. Nous regarderons Rome brûler.

ALEXANDRE AMPRIMOZ